Bernard Lemettre : « Il n'y a pas de fatalité à la prostitution ! »

Quinze ans en tant que coordinateur national, neuf ans en tant que président, Bernard Lemettre, diacre à Wattrelos (Nord) s'est donné sans compter au service du Nid, un mouvement qui lutte pour une société sans prostitution, implanté en Europe, en Afrique et en Amérique latine. À l'heure où il laisse les rênes de l'association, nous avons recueilli le témoignage de ce diacre qui ne mâche pas ses mots quand il s'agit de se battre pour la dignité de l'homme et de la femme.

Quel parcours vous a conduit jusqu'au diaconat ?
J'ai quitté l'école à 14 ans pour devenir boucher charcutier. À 28 ans, je suis parti au Brésil avec mon épouse comme volontaire pour travailler à un projet d'éducation à la santé dans le sud de la forêt amazonienne. De retour en France, je suis entré comme maçon dans une entreprise de travaux publics comptant plus de 1 000 migrants et où je me suis battu pour que soit créée une représentation syndicale. L'évêque de Lille, qui m'avait invité à demeurer attentif à la situation des travailleurs étrangers sur les chantiers, m'a alors demandé de réfléchir au diaconat, un ministère qui n'existait pas encore en France. J'ai été le huitième diacre ordonné dans notre pays, en 1971. Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai découvert le Nid, un mouvement créé en 1937 par le père André-Marie Talvas.

Quelles sont les missions du mouvement du Nid ?
Notre action s'articule sur quatre pôles. D'abord, la rencontre des personnes enfermées dans le système prostitutionnel. Cela prend la forme de maraudes, la nuit, et de permanences d'accueil. Ensuite, nous les accompagnons dans les démarches pour se sortir de ce système car nous avons la ferme conviction que la réinsertion est possible. Nous travaillons aussi auprès de l'opinion et des pouvoirs publics pour combattre les idées reçues telles que : « De toute façon, c'est le plus vieux métier du monde », « On ne peut rien changer », « Ces personnes-là l'ont choisi librement »… C'est précisément par ces regards, ces discours, ces mentalités que l'on fabrique de la prostitution. Notre projet politique, c'est une société sans prostitution. Enfin, nous formons des acteurs sociaux, assistantes sociales et infirmières notamment, en leur offrant cinquante-six heures de formation.

Avez-vous le sentiment d'être entendus par la société ? par l'Église ?
Nous nous battons pour les personnes prostituées et contre le système de prostitution. Nous sommes donc sur la corde raide, ce qui nous amène parfois à être mal compris. Notre spécificité, par rapport à d'autres mouvements, est bien d'aborder le phénomène dans sa globalité, non seulement sur le plan de la rencontre personnelle, mais dans ses dimensions sociale, politique et culturelle. Le Nid est très attaché à la convention abolitionniste du 2 décembre 1949 qui précise, dans son préambule que « la prostitution […] est incompatible avec la dignité de la personne humaine et met en danger l'individu, la famille et la communauté ». Concernant l'Église, nous sommes en lien avec elle, je suis en pleine communion avec l'évêque. Mais nous refusons toute forme de prosélytisme dans notre rencontre avec les personnes prostituées. Le fait de ne pas être clairement amarrés à l'Église est aussi une chance car cela nous permet d'être plus audacieux.

Les personnes que vous rencontrez ont-elles conscience de l'esclavage qu'elles subissent ?
Quand elles nous approchent, elles cherchent absolument à justifier leur pratique car c'est pour elles le seul moyen d'exister. Et puis survient le jour où un événement – une rencontre, un accident ou autre – les interroge. Certaines se posent alors la question de s'en sortir. Commence alors pour elles un long parcours durant lequel nous les accompagnons, afin qu'elles ne se considèrent plus comme un « billet de banque » pour les autres. Car elles en sont venues à cela ! La prostitution entraîne ce

que j'appelle la « décorporalisation », c'est-à-dire l'anesthésie du corps. Quand la personne commence à entreprendre sa libération, son corps se réveille peu à peu. C'est l'un des parcours les plus difficiles au monde, le passage du « tombeau » de la prostitution à cette vie nouvelle, où la personne devient actrice de sa vie. Si je continue à travailler au Nid, c'est que je vois encore et encore des femmes et des hommes rompre les chaînes de la servitude. Je vois des clients ou des proxénètes changer leurs comportements. Je parle bien ici d'une mission essentielle de la diaconie de l'Église : faire surgir la vie. Et il n'y a rien de plus beau que de voir fleurir des roses sur un tas de fumier !

Une société sans prostitution, c'est possible ! La foi des chrétiens, c'est précisément de voir au-delà de ce qui est visible aujourd'hui, l'invisible qui nous est déjà donné. En disant cela, je ne suis pas un doux rêveur, pas même un révolutionnaire.

Faut-il y voir chez vous le fruit d'une longue maturation humaine et spirituelle ?

La vie m'a apporté beaucoup de bienfaits. Ce que je fais, je l'entreprends par tempérament mais aussi grâce au don que j'ai reçu de dire oui à ce que me proposait la vie. J'ai été conduit à former des travailleurs sociaux alors que rien ne m'y préparait. Actuellement, je mets en place un groupe de recherche universitaire sur la façon dont l'Écriture peut éclairer la vision d'un monde sans prostitution. Il s'agit d'éclairer d'une nouvelle façon le martyre d'Étienne, non seulement parce qu'il préfigure déjà le diaconat, ou tout au moins la diaconie mais aussi parce que, lorsqu'il meurt lapidé, il voit advenir le Royaume de Dieu.

J'ai confiance dans les fruits à venir de notre combat. Les choses ont déjà beaucoup avancé concernant les droits des femmes : elles peuvent voter, signer un chèque, travailler, porter plainte pour viol… Tout cela contribue à une lente évolution. Je vois toujours ce qui va fleurir, ce qui ne veut pas dire que je suis inconscient de la souffrance subie. Et puis, je ne suis pas fatigué, ni physiquement, ni moralement. Je suis quelqu'un qui, tout en agissant, aime à contempler.

Comment voyez-vous évoluer le diaconat dans les années à venir ?

En aucun cas, le diacre ne doit remplacer le prêtre. La messe peut être dite sans diacre et je trouve cela extraordinaire. Dans le même temps, nous rappelons, à l'autel, la place du pauvre, du dominé, de la personne soumise. Le diacre de demain doit ressembler au Christ serviteur, à un homme qui aime profondément les humains, qui aime le monde, qui n'a pas peur de se mouiller. Je constate que beaucoup de femmes agissent dans l'Église et peu d'hommes. Peut-être y aura-t-il un jour des femmes diacres ? Je fais confiance à l'Esprit qui souffle dans le monde et dans l'Église.

Propos recueillis par Romain Mazenod (DA 146 06 2010)